Du 29 mai au 22 juin 2010

BienVivre à Corbeil . Essonnes

Exposition

Les troupes napoléoniennes à Essonnes
La défection de Marmont

Auguste-Frédéric-Louis de Viesse de Marmont, duc de Raguse Maréchal de l'empire en 1809 (1774-1852) - Guérin Paulin Jean-Baptiste (1783-1855) - Copyright : RMN / Gérard Blot.

www.corbeil-essonnes.com

Commanderie Saint-Jean

24, rue Widmer - 91100 CORBEIL-ESSONNES

Renseignements : 01 60 89 37 86 ou 01 60 89 75 36

Fontainebleau

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Sommaire

Présentation de l'Exposition p2

La compagnie des Arquebusiers de Corbeil p3

Les costumes des arquebusiers de Corbeil p3

L'arrivée de la poudre en Occident p4

Les constituants de la poudre p5

Lavoisier à la poudrerie d'Essonnes (1743-1794) p5

Berthollet (1748-1822) p6

L'explosion de la poudrerie en présence de Lavoisier et Berthollet en 1788 ..... p6

Une visite de Napoléon à la poudrerie d'Essonnes p7

La poudrerie d'Essonnes p7

Marmont p8

La stratégie de Marmont p9

La défection d'Essonnes p9

L'abdication de Napoléon à Fontainebleau le 6 avril 1814 ..... p10

Le testament de Napoléon p11

Des recherches historiques ont été menées autour d'un évènement particulier dénommé la défection d'Essonnes, bien connu des historiens mais souvent passé sous silence localement car malheureusement peu glorieux.

Le 31 Mars 1814, Napoléon avait confié la garde de la route de Paris au Maréchal Marmont qui stationnait à Essonnes, en lui demandant d'enrayer l'avancée des troupes ennemies. Le 1er avril, Napoléon viendra en personne passer en revue les troupes en place. Toutefois Marmont pressé par les membres du gouvernement provisoire se rendit à Paris pour négocier la reddition de ses troupes, à peine 2 jours plus tard. Même s'il ne signa pas cette reddition, ses généraux paniqués par une convocation à Fontainebleau, décidèrent de passer à l'ennemi dans la nuit du 4 au 5 avril 1814. Cette défection fut imputée au Maréchal Marmont qui fut dès lors considéré comme un traître. Ses soldats eux-mêmes furent choqués et le nom de ragusade fut inventé pour nommer une reddition (Marmont était Duc de Raguse). Cette défection des troupes de Marmont allait précipiter la chute de Napoléon à Fontainebleau (même si dans les faits tout était déjà perdu).

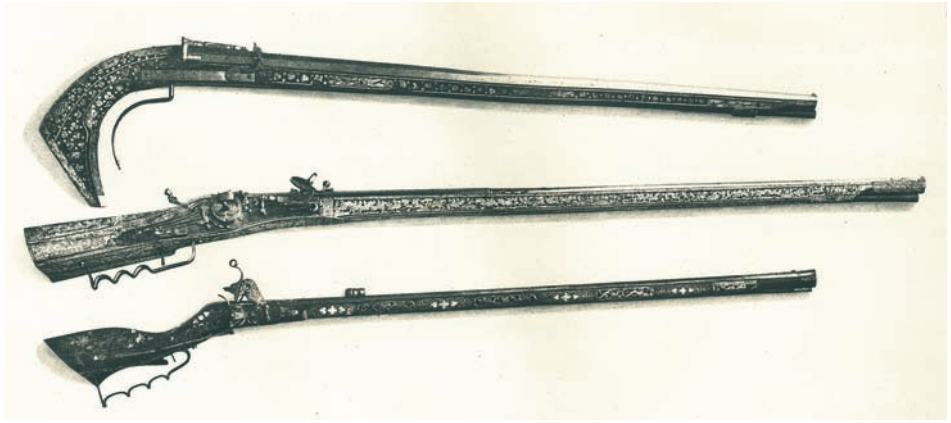
Lors de cette exposition, la narration de la défection d'Essonnes sera présentée avec des costumes des soldats de Napoléon, un costume du Maréchal Marmont avec ses décorations, et pour l'exemple un costume des troupes ennemies. Un campement de soldats sera aussi reconstitué et des peintures et objets d'époque, prêtés par le musée d'Histoire Militaire de Fontainebleau, seront exposés. La défense de la ville d'Essonnes est fortement liée au fait que Napoléon devait protéger l'usine à poudre proche de la Commanderie. L'implantation de celle-ci est fortement liée aux chevaliers de Saint-Jean (Ordre de Malte) partis en Croisade, durant laquelle ils vont découvrir la poudre utilisée par les arabes (eux-mêmes la tenant des Chinois). Un texte narratif relate une des multiples explosions de la poudrerie. L'une d'entre elles avec la présence de Lavoisier et Berthollet est tout à fait intéressante par la présence de ces deux scientifiques en visite à Essonnes. Elle se soldera par la mort d'une visiteuse parisienne venue assister à la démonstration.

Après Hesselin et son château de Chantemerle, Napoléon et l'histoire industrielle que nous avons déjà abordée à deux reprises, nous espérons ainsi donner plus d'éléments sur les parties peu connues de l'histoire locale, celles plus spécifiques à la ville d'Essonnes.

Jean-Pierre BECHTER
Maire de Corbeil-Essonnes
Président de la Communauté d'Agglomération Seine Essonne

LA COMPAGNIE DES ARQUEBUSIERS DE CORBEIL

Tout au long de la guerre de Cent Ans, **les villes étaient des cibles de choix pour les bandes guerrières à la recherche de stock de nourriture et de biens de consommation** qui étaient devenus plus nombreux du fait de l'essor de la bourgeoisie citadine. C'est pourquoi, dans bien des endroits, et surtout dans la Brie et l'Ile-de-France, **les habitants s'unirent pour la résistance. C'est ce contexte qui explique la naissance des compagnies de francs archers et d'arquebusiers, formées de l'élite de la population.**



Arquebuses - «Études sur les anciennes compagnies d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers» - L. A. Delaunay - 1879 - Fonds ancien de la Médiathèque de Corbeil-Essonnes.

Corbeil ne manqua pas de prendre part à ce mouvement, Jean de la Barre décrit l'organisation de la défense de la ville : *« Après que Louis VI eut réuni Corbeil à son domaine (début du 12e siècle), il établit un capitaine dans le Château pour en assurer la garde, et, s'il survenait quelques troubles civils, donner l'ordre que les habitants auraient à tenir pour la conservation de la place au service du Roi. Et pour son exercice de paix, il lui attribua la gruerie (droit de justice sur les bois des particuliers) des forêts de Sénart, de Rougeau, et des bois, halliers et buissons de la Brie, à commencer depuis les portes de Melun jusqu'au pont de Charenton et des lieux circonvoisins, compris entre les rivières de Seine et de Marne. Depuis cette gruerie s'est élargie de deux lieues dans les environs de Corbeil du côté du Gâtinais et du Hurepoix.*

En temps de guerre, les Echevins doivent donner ordre à ce que les habitants soient fournis d'armes propres et convenables pour garder la ville. Pour faire la garde, on sépare les habitants en quinze dizaines à chaque porte, pour répartir cinq dizaines à chaque porte. C'est aux Echevins à mettre et poser les dizaines en garde, leur bailler le mot du guet, qui leur est donné par le Capitaine du Château. Le Prévôt, le Procureur du Roi, les Echevins, le Contrôleur et le Receveur sont exempts de la garde ordinaire, mais ils doivent faire des rondes de nuit, visiter les corps de garde, afin de tenir chacun en son droit. »

C'est en 1544 que le Roi créa un corps temporaire d'arquebusiers pour la défense de la ville de Corbeil, lors de l'invasion de l'Empereur Charles-Quint. C'est encore le prévôt de la Barre qui en témoigne en ces termes : *« Au mois de Septembre, l'Empereur ayant pris Château-Thierry, le roi de France vint camper à Ermainvilliers : son armée couvrait alors toute la Brie, et la cavalerie était logée depuis Faremoutiers jusqu'à Corbeil. Le Roi ordonna de lever deux cents arquebusiers et de confier leur commandement au capitaine de Corbeil. Il ne fut guère utile d'entretenir cette compagnie, car Dieu toucha le cœur des Monarques, et les incita à la paix qui fut conclue à Crépy en Valois. »*

En 1544, le Roi s'appuie donc sur un corps existant pour l'enrichir de nouveaux éléments. En 1757, le duc de Gesvres, Gouverneur de Paris et de l'île de France déclare avoir vu passer sous ses yeux les titres anciens confirmant la présence sous Henri II, d'une glorieuse compagnie de l'Arc et de l'Arbalète. Il faudra cependant attendre l'année 1579 pour que la compagnie des arquebusiers proprement dite soit officiellement créée, par Lettres Patentes de Henri III après que celle-ci ait victorieusement repoussé le prince de Condé en 1562. ■

LES COSTUMES DES ARQUEBUSIERS DE CORBEIL

La Compagnie de l'Arquebuse de Corbeil faisait partie du Concordat intervenu à Chaunay en 1680, entre les provinces de Picardie, Champagne, Brie et Ile-de-France. Corbeil devait avoir, d'après la fixation édictée par l'assemblée concordataire, 50 chevaliers, ce nombre ne fut atteint qu'une seule fois. La Compagnie des Chevaliers de l'Arquebuse Royale de Corbeil fut régie, jusqu'en 1757, par des règlements et des statuts forts anciens. En tête des statuts on lit en effet le quatrain suivant, écrit en latin, et accompagné de la traduction en français :

Nos lois, sous l'image d'un jeu,
Sont une école de la guerre,
Nos prix qui des vertus sont le juste salaire
Apprennent à servir et son Prince et son Dieu.

La Compagnie était composée d'un colonel, d'un lieutenant colonel, d'un capitaine, d'un major, d'un enseigne, d'un guidon, d'un aide-major, d'un premier et d'un deuxième lieutenants, de deux maréchaux des logis, de deux brigadiers et de cinquante chevaliers. L'uniforme de colonel, lieutenant colonel, capitaine major, premier et deuxième lieutenants, enseigne, guidon et aide-major, **était un habit de couleur gris de fer,**

de même nuance, doublé de même couleur, **garni de boutons et boutonnières de fil d'or et d'un galon d'or à dents, veste et culotte cramoisies, avec boutonnières et boutons d'or** ; la dite veste ornée d'un galon aussi à dents, chapeau brodé d'un galon d'or aussi à dents, orné d'une plume blanche et d'une cocarde verte et blanche ; cheveux ou perruque en bourse, col noir, gants et bas blancs, souliers noirs et épée. L'uniforme des chevaliers était le suivant : chapeau brodé d'or, cheveux ou perruque en bourse, plumet blanc, cocarde verte et blanche, le bord du chapeau en plein et sans festons, col noir, habit gris de fer, boutonnières et boutons d'or de trois en trois jusqu'à la poche, trois boutonnières de chaque côté par derrière, trois sur chaque manche, le dit habit garni d'un passepoil en or, veste et culotte cramoisies, boutons et boutonnières d'or, gants et bas blancs ; un fourniment garni de ses cordons et glands de soie verte et blanche, une épée et une arquebuse. Tout chevalier était tenu, un mois au plus tard après sa réception de s'habiller de l'uniforme de la compagnie, sous peine de douze livres d'amende. La musique était composée de deux tambours, un âfre, et quatre musiciens qui accompagnaient la compagnie dans les concours provinciaux et les cérémonies publiques. L'étendard de la Compagnie était de soie blanche. Les armes de la France d'un côté et les armes de la ville de l'autre étaient magnifiquement brodées au centre. L'étendard portait en outre cette devise : Cor bello paceque fidum (cœur fidèle en paix comme en guerre). De toute ancienneté l'Ecusson des Armes de Corbeil était chargé d'un cœur de gueules, rempli d'une fleur de lys d'or en champ d'azur, voulant dire que les habitants ont le cœur bel loyal, fidèle, et affectionné au service du Roi et à la couronne de France.

Costume des arquebusiers de Corbeil - «Études sur les anciennes compagnies d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers» - L. A. Delaunay - 1879 - Fonds ancien de la Médiathèque de Corbeil-Essonnes.

Costume d'arquebusier - «Études sur les anciennes compagnies d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers» - L. A. Delaunay - 1879 - Fonds ancien de la Médiathèque de Corbeil-Essonnes.

Eugène Pradel, improvisateur, composa sur cette devise, les quatre couplets suivants :

Aux jours affreux de détresse et d'alarmes,
Jours où la Ligue était ivre de sang,
Un vieux guerrier saisit sa hache d'armes,Puis à son fils dit, en la brandissant :
Vole aux combats remplacer ton vieux père,
Et pour l'honneur, ton prince et ton pays
Meurs, s'il le faut ; mais surtout, ô mon fils
Sois fidèle en paix comme en guerre. ■

L'ARRIVEE DE LA POUDRE EN OCCIDENT

La presque totalité des recherches les plus récentes, admirablement recueillies et synthétisées par Howard L. Blackmore en 1965, donne à penser que des mélanges pyrotechniques comprenant du salpêtre, du charbon et du soufre étaient connus en Chine dès le 11ème siècle et employés comme explosifs de faible puissance et que la poudre noire était connue en Chine bien avant cette date encore (fin du 7ème siècle). Deux siècles plus tard, d'autres sources révèlent comment certains de ces mélanges étaient utilisés comme propulseurs dans des armes rudimentaires en tubes de bambou pour lancer divers projectiles. La poudre à canon et son mode d'emploi, explosif ou propulsif, arrivèrent probablement en Europe grâce aux savants arabes entre la fin du 12e siècle et le début du 13e siècle. Certains chercheurs comme C. Zenghelis proposent au contraire une découverte régionalisée obtenue par des expériences parallèles sur le feu grégeois, ce célèbre, mais encore bien mystérieux mélange incendiaire qui permit à Byzance de contenir pendant des siècles la pression expansionniste des Arabes. Les premiers renseignements en ce qui concerne l'Ancien Monde se trouvent dans les écrits du Grand Albert, de Roger Bacon et de Marco Greco, tous trois du 13e siècle. C'est également au 13e siècle, selon les études les plus récentes, que remontent les formules de mixtures à base de nitre, formules qui furent donc rajoutées à cette époque au manuscrit original par un copiste cultivé. Mais, pour avoir des renseignements sur les emplois guerriers de ce dangereux mélange, il nous faut arriver au 14e siècle. Voire, car ce qui est considéré généralement comme la première référence véritable, par ordre chronologique, laisse quand même quelque peu perplexe. Il s'agit d'un document florentin qui fait allusion à des boulets en fer, ce qui est peu vraisemblable pour les tubes en bronze de l'époque. Les deux manuscrits de Walter de Milimete, chapelain d'Edouard II d'Angleterre, que l'on peut faire remonter à 1326, sont remarquables par ce que l'on considère aujourd'hui comme les représentations les plus anciennes d'armes à feu. Dans le premier, on peut voir un canon en forme de vase, fixé sur un robuste affût plat. L'arme est chargée d'une grosse flèche qui sort de la gueule du canon et l'un des trois soldats représentés semble approcher de la lumière un morceau d'amadou ou de mèche, prudemment fixé au bout d'un long bâton. Dans le second ouvrage, le canon toujours en forme de vase et toujours chargé d'une flèche, est plus petit et fixé sur un affût monté en tréteaux. Là aussi, un soldat revêtu d'un haubert approche le boutefeu de la lumière. C'est à partir de la seconde moitié du 14e siècle que l'on enregistre une augmentation continue et fort significative des renseignements sur l'emploi des armes à feu en temps de guerre. ■

LES CONSTITUANTS DE LA POUDRE

Aux XIVe siècle et XVe siècle, la composition était (en masses) : 6 parties de salpêtre pour une partie de soufre et une partie de charbon de bois. Mais ultérieurement, on trouve des compositions variables selon les usages.

Par exemple :
- 30 % de charbon,
- 30 % de soufre,
- 40 % de salpêtre pour la poudre de mine (lente),

ou bien
- 12 % de charbon,
- 10 % de soufre,
- 78 % de salpêtre pour la poudre de chasse,

ou encore
- 12,5 % de charbon,
- 12,5 % de soufre,
- 75 % de salpêtre pour la poudre dite de guerre.

Dans les pièces d'artifices, on trouve plutôt la composition (15 %, 10 %, 75 %). Cette poudre est un mélange de deux éléments très combustibles (le soufre et le charbon), avec un corps très oxydant : le salpêtre. La qualité de la poudre est due en grande partie au charbon utilisé. Il provient du bois tels que le peuplier, l'aulne ou le tilleul et, par distillation à 3 500 °C, on obtient du charbon noir (poudre de guerre), tandis que la distillation à 300 °C donne du charbon roux (poudre de chasse). Pour que la combustion se déroule efficacement, les trois composants doivent être moulus en poudres fines et mélangés de façon très homogène. Pour ces deux opérations délicates, on utilise souvent un moulin à billes que l'on peut isoler dans un endroit sûr afin de limiter les dégâts en cas d'explosion imprévue.

La poudre noire craint beaucoup l'humidité, contrairement à ses descendantes modernes (poudres pyroxylées).

Parmi les avantages de la poudre noire, notons qu'elle est peu onéreuse, stable et qu'une faible quantité d'énergie en provoque la combustion. Ainsi, peut-on l'enflammer à l'aide d'une flamme, d'un impact, d'une friction, d'une étincelle, ou même d'un laser. Il en résulte que sa manipulation est dangereuse.

À noter qu'au cours du XIXe siècle, les chimistes de l'époque mirent au point un procédé permettant d'obtenir de la poudre noire en grains, dont la taille peut être modulée selon l'usage prévu : plus les grains sont petits, plus la poudre obtenue est dite « vive », c'est-à-dire qu'elle présente une vitesse de combustion élevée. Ce conditionnement permet également de mieux conserver et de mieux doser la poudre noire. ■

LAVOISIER À LA POUDRERIE D'ESSONNES (1743-1794)

Antoine-Laurent Lavoisier (1743-1794) et sa femme, Marie-Anne Pierrette Paulze (1758- 1836). (C) The Metropolitan Museum of Art. Dist : RMN.

Lavoisier, chimiste français, fut l'un des créateurs de la chimie moderne. On lui doit la nomenclature chimique, la connaissance de la composition de l'air et de l'eau, la découverte du rôle de l'oxygène dans les combustions et dans la respiration animale, l'énoncé des lois de conservation de masse et de conservation des éléments. En physique, il effectua les premières mesures calorimétriques.

Il fut nommé régisseur des poudres par le roi Louis XVI et à ce titre il rendit de fréquentes visites à la poudrerie d'Essonnes où il supervisa de nombreuses expériences. A cette époque, les accidents à la poudrerie étaient fréquents, Jules Decoin relate l'une de ces explosions :

"Le feu prit aux magasins des moulins à poudre placés entre Essonnes et Corbeil. L'effet de l'accident fut si violent que la secousse renversa des voitures qui passaient à ce moment sur le pont de Corbeil, enfonça toutes les portes et cassa toutes les vitres et couvertures des maisons du bourg d'Essonnes, de la ville de Corbeil et des châteaux et maisons de campagne situés à une demi-lieue aux environs; le dommage causé par cet accident à la Commanderie Saint-Jean en l'Isle a coûté vingt deux mille livres à réparer; le prieuré d'Essonnes étant voisin des dits moulins à poudre et placé sur la hauteur, le dommage fut considérable; non seulement les croisées et portes de la maison priorale et de l'église furent enfoncées et cassées, les toits des bâtiments emportés en partie, mais la grange de la ferme fut entièrement renversée, tous les murs et principalement ceux de l'église directement opposés à l'effort furent ébranlés de façon que plusieurs en ont perdu leur aplomb."

Lavoisier manqua, quant à lui, de perdre la vie lors de l'une de ces explosions en 1788 mais c'est devenu député suppléant lors de la révolution française qu'il fut exécuté avec les fermiers généraux dont il faisait partie. ■

BERTHOLLET (1748-1822)

Claude Louis Berthollet
Album Pinard
Fonds ancien de la Médiathèque de Corbeil-Essonnes.

Chimiste français réputé, on lui doit la découverte des hypochlorites et leur application au blanchiment des toiles, la mise au point des explosifs chloratés, l'énoncé des lois de la double décomposition des sels etc.

Comme Lavoisier, il participa aux nombreuses expérimentations qui eurent lieu à l'usine à poudre d'Essonnes. Ayant découvert le chlorate de potassium, il remarqua que l'on pouvait employer ce sel pour réaliser des mélanges explosifs; il avait proposé en 1785 de le substituer au salpêtre dans la poudre à canon et l'expérience en laboratoire ayant réussi, il obtint de Lavoisier de réaliser des tests à grande échelle à Essonnes. Tous deux faillirent perdre la vie lors de cette expérience explosive en 1788 et la nouvelle formule de Berthollet fut provisoirement abandonnée.

La poudrerie de Grenelle ayant "sauté", on augmenta l'importance de celle d'Essonnes en lui annexant la Commanderie Saint-Jean en l'Isle, devenue "bien national" et une partie de la plaine Saint-Jean servit à Berthollet de champ d'épreuves. L'église Saint-Jean fut alors utilisée pour abriter les fours à carbonisation.

Berthollet accompagna Bonaparte lors de ses expéditions en Egypte et mourut paisiblement à Arcueil en 1822; a même année les protestations des riverains conduisaient à la fermeture de la poudrerie d'Essonnes. ■

L'EXPLOSION DE LA POUDRERIE EN PRÉSENCE DE LAVOISIER ET BERTHOLLET EN 1788

Veue des Moulins a pouldre d'Essonne, et de la Commanderie de Sainct Iean en Isle
Etablis en 1661 Supprimés en 1821.
Transférés au Bouchet.

Vue des Moulins à poudre d'Essonnes - Album Pinard - Fonds ancien de la Médiathèque de Corbeil-Essonnes.

Berthollet après avoir découvert le chlorate de potassium, avait été frappé par les propriétés oxydantes de ce sel et il comprit que l'on pouvait l'utiliser pour réaliser des mélanges éminemment explosifs. Les premiers résultats en laboratoire, donnèrent des résultats avantageux en apparence : un mélange de soufre, charbon et chlorate de potassium, dans les proportions habituelles de la poudre permettait de doubler la portée des armes à feu. Il obtint l'autorisation de faire une expérience à grande échelle à la poudrerie d'Essonnes le 27 Octobre 1788.

A six heures du matin, M. Letort rassembla 16 livres de matières au dosage convenu. Le charbon fut mouillé par précaution; on commença à battre à sept heures, la matière, quoique médiocrement humectée s'agglomérait et se retournait mal sous le pilon. M. Letort essaya de la faire retomber au moyen d'une spatule en bois. Cet expédient n'ayant pas complètement réussi, le poids de la charge fut porté à vingt livres et une nouvelle quantité de charbon, préalablement mouillée, fut introduite. Malgré l'augmentation de la charge, la matière ne se comportait pas mieux et Letort continua à la faire retomber à chaque coup de pilon, avec sa spatule. Il était alors entouré de Lavoisier et de Berthollet.

A huit heures et quart, on suspendit le battage et on trouva la trituration plus avancée qu'on ne s'y attendait. Lavoisier insista pour que Letort cessât de remuer la matière avec sa spatule et demanda que tout le monde se mette à l'abri derrière l'estacade en bois construite à cet effet tandis que la machine continuerait le travail, quitte à venir remuer quand le pilon serait arrêté. Au bout d'un quart d'heure, on revint vers l'appareil, Letort devança les autres avec Melle de Chevrand qui s'intéressait à l'opération. A peine le groupe avait-il fait quelques pas qu'une forte explosion s'éleva du lieu de l'épreuve. La machinerie était en pièces, Letort et Melle de Chevrand fracassés contre le mur et affreusement mutilés, expirèrent peu de temps après.

A la suite de cet accident, on abandonna momentanément la formule de la poudre au chlorate de potassium. Quatre années plus tard, le gouvernement autorisa de nouveaux essais de fabrication de cette poudre. Malgré les précautions prises une nouvelle explosion fit sauter la fabrique et tua encore trois ouvriers. ■

UNE VISITE DE NAPOLÉON À LA POUDRERIE D'ESSONNES

Ce témoignage fut publié la première fois en 1910, dans le « Carnet de la Sabretache », par le petit-fils de l'auteur, le docteur de Tastes. Le 31 mars 1805, l'Empereur se rendant à Milan pour s'y faire sacrer roi d'Italie, fait une étape dans la petite ville d'Essonnes. Il y est reçu par Pierre Robin (1769-1826), commissaire des poudres et directeur de la Poudrerie.

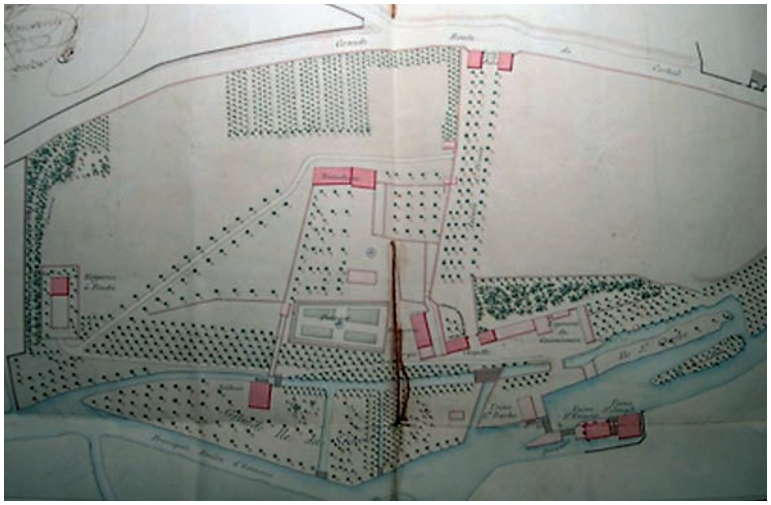
Le 10 germinal an XII, a été un jour très remarquable pour nous par la visite de l'Empereur à la poudrerie que je dirige. On attendait l'Empereur depuis plusieurs jours sur la route d'Essonnes où il devait passer pour aller se faire sacrer à Milan ; chaque jour, je faisais guetter son passage pour faire voir son cortège aux enfants ; ne me doutant guère qu'ils seraient à même de le voir d'aussi près. Le dimanche 10 germinal, jour auquel il devait passer, j'ai mené dès le matin sur la route de Paris les enfants qui attendaient avec impatience ; nous nous sommes promenés fort longtemps, ensuite nous sommes entrés chez une personne dont les fenêtres donnaient sur la route. Il passait à chaque instant des voitures ; enfin, à quatre heures, lassés d'attendre en vain, nous sommes revenus dîner à la maison où quelques voisins étaient réunis, nous attendant à ne rien voir, et les enfants ayant pris leur parti. A peine avions-nous à moitié dîné, que j'ai vu accourir à bride abattue un officier à cheval. Il m'a annoncé la visite de l'Empereur qu'il ne précédait que de quelques minutes. L' Empereur est arrivé. Sa voiture est entrée dans la cour et s'est rangée du côté de notre habitation. Les gardes n'ont pu empêcher une centaine de personnes d'entrer dans la cour avec la voiture. L'Empereur, descendu de voiture, a demandé d'un ton sec et avec un son de voix de la gorge qui paraît lui être naturel : « Où est le directeur ? » Je me suis présenté. Il m 'a demandé toujours avec le même ton sec : « Pourquoi la fabrique n'est point en activité ? » Je lui ai répondu que je n'avais pas reçu d'ordre de travailler le dimanche et que ce jour était ordinairement consacré au repos des ouvriers. Il a répliqué qu'il fallait travailler les dimanches et fêtes, le jour et la nuit ; qu'il comptait sur cette fabrique pour l'approvisionnement des ports à cause de la facilité du transport par la Seine. Tout en parlant, je le conduisais machinalement vers les moulins, il y allait sans doute aussi sans y penser. Il me fit une foule de questions très serrées sur le nombre des pilons, la quantité de poudre fabriquée par chacun, celle que l'on fabriquait par jour, que l'on avait fabriqué hier. Je n'étais point préparé à toutes ces questions ; elles étaient faites avec un ton sec et si impérieux, elles se succédaient si rapidement, il fallait trouver si promptement des réponses qui exigeaient quelque calcul de tête, que, je l'avoue, l'esprit assez présent pour répondre avec la vivacité et le ton positif qui eût été convenable. Il eût fallu ne pas hésiter, dire des quantités rondes et approximatives, mais je n'eus même pas cette idée, je voulais être exact, et j'avais l'air de n'être pas très bien au fait des travaux courants. Cependant, je m'en suis tiré et je suis persuadé que Bonaparte a dû s'apercevoir de mon émotion et lui attribuer l'hésitation que je mettais dans mes réponses. Il me demanda ensuite ce que j'avais en approvisionnements de matières premières, ce que je pouvais fabriquer en employant tous les moyens et ne manquant de rien. Je répondis à toutes ces questions par aperçu. Je me servais dans mes expressions du mot « kilogramme », mais il me faisait revenir au poids de marc et j'étais obligé de doubler toutes mes quantités pour arriver à cette mesure gothique. Cela me surprenait, car Bonaparte était bien assez instruit pour connaître le système des nouvelles mesures et en sentir tous les avantages, mais sans doute il était guidé par l'habitude et par le besoin de concevoir promptement. Je lui ai bien dit que je manquais d'argent, mais je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui dire que, depuis plus d'un an, je laissais mes appointements dans la caisse, ce qui était pourtant bien vrai. Je ne lui ai rien dit, ni à ma décharge, ni à ma louange. Il m'a parlé avec le ton dur et sec que l'on m'a dit généralement qu'il avait avec tous ceux qui dépendaient de lui ; il a écouté mes réponses avec attention et patience, quoiqu'en général, je lui aie parlé avec une grande liberté, ne lui ayant fait aucun compliment, lui ayant même répondu souvent sans lui dire ni « Sire », ni « Votre Majesté ». Je lui ai même dit une fois que je ne l'entendais pas ; il a répété sa question sans humeur et impatience. Je lui ai trouvé la physionomie dure et froide, la démarche peu noble, mais l'air vigoureux et la tête pensante, le son de voix aigre et guttural ; les manières, le ton peu aimables et très impérieux. Il m'a donné comme à tout le monde des preuves de la multitude de connaissances de détails qu'il a dans toutes les parties de l'administration et de la facilité avec laquelle il démêle toutes les idées et s'en sert dans les occasions, mais j'ai trouvé qu'il savait se faire craindre, obéir, admirer, et non pas se faire aimer. C'est un mélange de César, d'Alexandre, de Tamerlan, de Charlemagne, de Frédéric ; mais ce n'est point Henri IV. Lorsque l'Empereur est monté dans sa voiture, je lui ai demandé ses ordres ; il m'a répondu qu'il me les ferait donner par le ministre. Il est parti et, quelques minutes après, il m'envoya dire par un de ses officiers de me rendre le lendemain, à dix heures du matin, à Fontainebleau pour m'entretenir plus longuement, disait-il. Ce voyage a fait beaucoup jaser dans le canton, a causé beaucoup d'inquiétude à ma femme et, sans me donner aucune crainte, m'a tourmenté passablement.

Pierre ROBIN

LA POUDRERIE D'ESSONNES

Plan de la poudrerie en 1809 (site primitive et site de Saint-Jean). (Arch. nat., F2 I 953).

Le pouvoir royal, confronté à de nombreux conflits aussi bien dans le royaume qu'à ses frontières, doit fournir à son armée une quantité importante de poudre à canon. La proximité de la ville d'Essonnes et l'existence d'un important axe commercial par la Seine entre Corbeil et Paris, rassemblent les conditions nécessaires à l'établissement d'un moulin à poudre à Essonnes. En 1617, Nicolas Jappin, commissaire général des salpêtres et poudres de France, est chargé d'établir sur la chute d'eau d'anciens moulins un « moulin à faire poudre à canon ». L'aménagement du site et la construction de la poudrerie débutent rapidement. Les moulins à poudre d'Essonnes retraitent à partir de 1624, les poudres défectueuses provenant de Picardie. En 1628, Nicolas Jappin fournit de la poudre pour le siège de La Rochelle, aux mains des Protestants. La même année, la poudrerie connaît sa première explosion qui ravage une grande partie des installations. Les travaux de reconstruction vont durer deux années. L'usine comprend désormais plusieurs moulins à poudre, des entrepôts et greniers. Vingt ans plus tard, un incendie



Plan des anciens bâtiments de la poudrerie, 1827. (Arch. nat., Minutier central, étude IV, liasse 1119).

ravage le site et l'explosion cause d'importants dégâts aux habitations voisines et aux bâtiments religieux. La manufacture s'agrandit avec l'acquisition de l'île située entre les moulins à poudre et la commanderie de Saint-Jean-en-l'Isle. Au cours des années 1760, plusieurs explosions secouent la poudrerie. A partir de 1780, sous l'impulsion de Lavoisier, la poudrerie d'Essonnes connaît un nouveau développement, notamment avec la création à l'automne 1783, de « l'Ecole des Poudres », plaçant ainsi la fabrication de la poudre noire dans un cadre scientifique. Sous la période révolutionnaire, la poudrerie va alimenter en poudre la milice de Corbeil et d'Essonnes ainsi que l'armée. En 1794, l'explosion et la destruction de la poudrerie de Grenelle nécessitent l'accroissement de l'usine d'Essonnes : les terrains de la Commanderie Saint-Jean, devenue « bien national » sont annexés pour servir de « champ d'épreuves » et l'église Saint-Jean est utilisée, un peu plus tard, pour abriter les fours de carbonisation. Le 23 mars 1814, le maire d'Essonnes signale une nouvelle explosion. L'accident blesse 5 ouvriers et entraîne la demande par les habitants de la suppression de cette industrie. Quelques mois plus tard, l'élu essonnien signale un nouvel accident. En octobre 1820, l'explosion de quatre usines de la manufacture de Poudre contribue à l'abandon du site et à son transfert au Bouchet (commune de Vert-le-Petit). ■

Extrait d'un texte de Karine BERTHIER

MARMONT (1774-1852)

Fils d'un officier membre de la petite noblesse, il adopte les principes de la Révolution française. Il apprend les mathématiques à Dijon avant d'entrer à l'école d'artillerie où il rencontre Napoléon Bonaparte.

Auguste-Frédéric-Louis de Viesse de Marmont. (C) RMN (Château de Versailles)/ Gérard Blot.

La Révolution et l'Empire

Sous-lieutenant d'infanterie à 15 ans, sous-lieutenant d'artillerie en 1792, capitaine à l'armée de Mayence, commandant l'artillerie de l'avant-garde Desaix, il participe au siège de Toulon. Il est nommé conseiller d'État après le 18 brumaire auquel il participe et, quelques mois plus tard, il est promu au commandement en chef de l'artillerie de l'armée de réserve. Il déploie les ressources les plus ingénieuses pour transporter le matériel au-delà du col du Grand-Saint-Bernard. Il organise l'artillerie pour l'expédition en Italie, qu'il commande avec efficacité à la bataille de Marengo. Pour cela il est fait général de division. En 1806, il est nommé général en chef en Dalmatie, pour débloquer les Français assiégés dans Raguse (Dubrovnik) par les Russes. Pendant les cinq années suivantes, il est gouverneur civil et militaire de la Dalmatie, et les traces de son régime bienfaisant survivent à la fois dans de grands travaux publics et dans la mémoire de la population. **En 1808, il est fait duc de Raguse** et, en 1809, étant requis par Napoléon pour prendre part à la campagne d'Autriche, il marche sur Vienne et participe aux dernières opérations de la campagne. **Napoléon le fait alors maréchal sur le champ de bataille de Znaïm,** et gouverneur général de toutes les Provinces illyriennes. Le 22 juillet 1812, à la bataille des Arapiles, Marmont lui-même étant gravement blessé au bras et au côté droit, cède le commandement à Clauzel, qui sauve l'armée. Il rentre en France pour récupérer. En avril 1813, il est à peine remis quand Napoléon, oubliant son ressentiment pour la défaite, lui donne un nouveau commandement. Il sert dans les batailles de Lützen, Bautzen et Dresde en Allemagne, et pendant la campagne de 1814. Le 30 mars, alors que les troupes alliées encerclent Paris, que Joseph, le frère de Napoléon, et le gouvernement quittent la capitale, défendue par Mortier et Marmont avec 20 000 soldats et 30 000 gardes nationaux commandés par Moncey, **Talleyrand convainc Marmont de rompre le combat. Marmont se retire, en totale contravention avec les ordres qu'il a reçus de l'Empereur et sans tenir compte des protestations de ses officiers et de ses soldats. Cette action ne fut jamais oubliée par ses concitoyens.**

La Restauration et l'exil

À la Restauration des Bourbons, le duc de Raguse est nommé capitaine des Gardes du corps, il se rend à Gand en 1814, comme chef de la maison militaire de Louis XVIII qui le crée Pair de France. Il passe les Cent-Jours aux eaux d'Aix-la-Chapelle. **Napoléon revenu au pouvoir le raye de la liste des maréchaux.** Après la seconde abdication, il rentre à Paris à la suite du roi qui en fait l'un des quatre majors généraux de sa garde le 3 août. Le duc de Raguse vote la mort lors du procès du maréchal Ney en décembre 1815. En 1817, il est envoyé en mission expéditionnaire à Lyon. Il est en 1820 chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et grand officier de l'ordre de Saint-Louis. En 1825, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, il assiste au couronnement du tsar Nicolas Ier. Il s'occupe quelque temps de la fabrication du sucre de betteraves et y compromet sa fortune. Pendant la révolution de juillet 1830, il est nommé le 28 juillet, commandant de la division militaire de Paris et a ordre de réprimer toute opposition aux ordonnances de Saint-Cloud. Lui-même opposé à la politique de la cour, il essaye néanmoins de faire son devoir jusqu'à ce qu'il devienne évident que ses troupes ne suffisent pas à la tâche. Le dauphin ordonne alors son arrestation. Il accompagne le roi en exil et abandonne son maréchalat. Le duc de Raguse quitte la France et s'embarque à Cherbourg en même temps que Charles X. Son désir de retourner en France ne fut jamais réalisé et il erra en Europe centrale et de l'est, pour finalement s'installer à Vienne, où il est reçu par le gouvernement et étrangement fait tuteur du duc de Reichstadt, le jeune homme qui était Napoléon II. Il commença un long voyage en Hongrie, en Transylvanie, en Russie, à Constantinople, dans l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte; il visita ensuite Rome, Naples et la Sicile. À sa mort en 1852, il fut enterré dans sa ville natale à Châtillon-sur-Seine au cimetière Saint-Vorles. ■

« LA STRATÉGIE DE MARMONT »

L'empereur des Français voit défiler le corps d'armée du Général Marmont, le 12 octobre 1805. (C) RMN/ Agence Bulloz.

Dans la défense de Paris, le Maréchal Mortier avait été chargé de soutenir le choc de l'armée alliée au Nord de la Capitale. Parvenu au pied de l'enceinte de cette capitale, l'empereur russe envoya à Mortier le comte Orlow, son aide-de-camp, pour le sommer de se rendre. Le maréchal lui répondra : *« Les alliés, pour être au pied de la butte Montmartre ne sont pas pour cela maîtres de Paris »*. Mais les défenses de Paris cédaient de partout, Marmont et Mortier rencontrèrent des émissaires dans un cabaret de la barrière Saint-Denis. Marmont avait reçu l'autorisation de négocier mais il ne pouvait s'y résoudre aussi facilement. Dans un premier temps les négociations échouèrent et Marmont s'isola avec Orlow dans son hôtel particulier pour tenter une nouvelle approche. Le Duc De Raguse conclut un arrangement pour l'évacuation de la capitale. **Le 6ème corps pouvait se retirer à Essonnes pour assurer la défense de Fontainebleau.** L'accord fut finalisé le 31 mars 1814. Dès le 1er Avril, l'empereur en personne vint à Essonnes pour féliciter Marmont de sa défense de la capitale et lui demander de désigner une liste de personnes pouvant être récompensées. Il repartit ensuite à Fontainebleau où Marmont ne le revit jamais mais le Tsar de son côté déclara qu'il ne négocierait plus ni avec Napoléon, ni avec aucun membre de sa famille. Ce même 1er Avril, le Sénat à l'instigation de Talleyrand, vota la déchéance de Napoléon, et certains généraux prônent la paix un peu partout. Marmont entre alors en négociation avec le commandant en chef de l'armée de Bohême, le prince de Schwarzenberg. Il se laisse peu à peu séduire par l'idée que son armée doit se mettre au service du seul pouvoir officiel reconnu par les alliés. Marmont voulait obtenir que la vie de Napoléon puisse être préservée dans un espace où il serait écarté de la vie publique, au choix des puissances alliées et du gouvernement français. Il partit à Paris pour négocier les termes de la reddition de son armée, mais Napoléon décida de son côté d'abdiquer le 4 avril et envoya des émissaires à Paris pour négocier les termes de cette abdication. La reddition de la 6ème armée n'avait donc plus aucun intérêt. Les généraux de la 6ème armée ayant reçu une lettre de Berthier leur demandant de se présenter à Fontainebleau crurent à tort que le plan de Marmont était découvert. Ils décidèrent de se rendre sans l'accord du Maréchal Marmont, reddition que celui-ci apprit avec stupeur lors des négociations de Paris. Il n'avait l'intention de se rendre que si Napoléon avait refusé de capituler. Il se précipita à la rencontre de ses soldats à Versailles où ceux-ci l'accusèrent de trahison. Marmont essaya de se défendre et harangua ses soldats, mais en même temps il se vit obligé d'accepter la défection d'Essonnes vu la tournure prise par les évènements. **Pour les soldats de la Grande Armée, la défection d'Essonnes restera une trahison qui sera imputée à Marmont. « Raguser » signifiera trahir et « ragusade » trahison.** ■

LA DEFECTION D'ESSONNES

Après la bataille et la capitulation de Paris, l'armée impériale se trouva réunie en 1814 à Fontainebleau et dans les environs; l'Empereur avait assigné au Maréchal Marmont, la position d'Essonnes, à la tête du 6ème corps. La situation de Napoléon était très compromise les 2 et 3 Avril 1814; pourtant elle n'était pas désespérée. L'Empereur avait encore sous ses ordres immédiats soixante mille soldats d'une incomparable valeur : la vieille Garde et la jeune Garde, l'élite de ses armées. Ces troupes, au repos depuis trois jours étaient bien couvertes, sur leur front par l'Essonne, sur leur droite par la Seine et par l'Yonne. Elles disposaient d'une poudrerie à Essonnes et d'un magasin de farine à Corbeil. A Sens, à Tours, à Blois, Orléans et Rouen, des renforts étaient prêts à venir les rejoindre. Enfin plus en arrière, restaient les armées de Soult, de Suchet, d'Augereau et de Maison. Les alliés le comprenaient si bien que, depuis la capitulation de Paris, ils n'avaient pas fait un pas vers Fontainebleau.

"Des transports de joie éclatèrent à cette nouvelle. Enfin on allait se battre! Le repas se prolongea au milieu des plus patriotiques effusions et de toasts portés à l'Empereur et à son triomphe infaillible. Vers minuit, les troupes se mirent en mouvement à la rencontre de l'ennemi. La route contre leur attente, était sans obstacles; les régiments d'avant-garde avançaient sans avoir à répondre au moindre qui vive; seulement un bruit étrange qui leur venait de chaque côté du chemin, et dont l'obscurité les empêchait de se rendre compte, tenait leur attention en éveil. Enfin à la hauteur de Petit-Bourg l'aube du jour parut. Nos soldats regardèrent autour d'eux; d'abord ils se crurent dupes d'une illusion, bientôt un sentiment de vague inquiétude ralentit leur marche; au bout de quelques instants, ils s'arrêtèrent frappés de stupeur! Les deux côtés de la route étaient bordés par plusieurs lignes de troupes rangées en bataille; ces troupes c'était l'ennemi, le 6ème corps se trouvait au milieu de l'armée russe! Pour comble de honte, les alliés rendaient les honneurs à nos régiments."

Dans la nuit du 4 au 5 Avril, le 6ème corps sous la conduite de Marmont, passa ainsi tout entier à l'ennemi. Napoléon se trouva alors dans une position critique et la cause des Bourbons, quasiment acquise. **Marmont avec ce que l'on appellera plus tard "La défection d'Essonnes" venait de contribuer à la chute de Napoléon.** La 6ème armée avait été trahie par son chef. Il serait impossible de décrire le désespoir de ces héroïques soldats, qui se trouvaient ainsi livrés à l'ennemi tandis qu'ils croyaient marcher au combat : les uns brisaient leurs armes, les autres juraient de mourir plutôt que se rendre; on vit des officiers arracher leurs épaulettes, disant qu'ils étaient déshonorés. ■

ABDICATION DE NAPOLÉON À FONTAINEBLEAU (6 AVRIL 1814)

Napoléon 1er signant son abdication au château de Fontainebleau, le 4 avril 1814. (C) RMN (Château de Versailles)/ Gérard Blot.

L'Empereur va tenter une ultime manœuvre entre la Seine (qui protège ses arrières) et l'Essonne. Marmont et Mortier qui ont pu quitter Paris avec 18000 hommes, sont en première ligne entre Corbeil, Essonnes (où la poudrerie travaille jour et nuit) et Mennecy. Face à eux, l'avant-garde des Alliés s'est arrêtée entre Juvisy et Palaiseau. Cette hésitation va permette à l'Empereur de rallier les troupes (environ 60 000 hommes) qui lui restent. Une victoire lui permettrait d'attendre les (maigres) renforts attendus des garnisons de province. Le 3 avril, il donne ses ordres. Le 4 avril, après avoir appris de son ministre des Affaires Etrangères, Caulaincourt, que les Alliés exigent son abdication sans condition, l'Empereur passe la Garde en revue dans la cour du château de Fontainebleau et lui annonce son intention de marcher sur Paris. Il convoque alors tous ses généraux *au palais ce soir à dix heures* pour leur donner ses derniers ordres avant la bataille. *Qu'ils prennent des mesures pour être de retour à leur poste avant le jour.* Lagneau, "chirurgien de la Grande Armée" fait partie des troupes de Mortier, repliées de Paris, qui sont aux avant-lignes à Mennecy. Il écrit dans ses Mémoires : «*4 avril. Nous sommes éveillés ce matin, avec la persuasion que nous retournons avec l'Empereur vers Paris d'après le bruit répandu dès hier soir dans notre état-major, et nous nous mettons effectivement en route avant le jour, pour nous rendre au chemin de Fontainebleau. Quand nous y arrivons, il était à peine le petit jour, nous apprenons que le maréchal Marmont, qui commandait notre avant-garde à Essonnes...venait de déserter à l'ennemi, en traitant avec Schwarzenberg et les autres généraux ennemis ...*»

Le bruit de la défection de Marmont avait atteint Fontainebleau dans la journée du 4. Ce n'est que dans la nuit que Napoléon en admit la réalité. Onze mille hommes en moins, le front de l'Essonne découvert, il n'était plus question d'offensive. Le lendemain (5 avril) l'Empereur songe à replier ses troupes vers la Loire par Malesherbes et Pithiviers. Il donne les premiers ordres : dans l'après-midi, la Vieille Garde quitte Tilly. Mais il apprend que le Sénat (à Paris) a voté sa déchéance et ses maréchaux, las de la guerre, ne sont plus prêts à le suivre. Le 6 avril, il signe son abdication. Quinze jours plus tard, après les célèbres "Adieux à la Vieille Garde", il quitte Fontainebleau en direction de l'Ile d'Elbe. ■

Texte tiré du site « Le fil d'Ariane »ASSOCIATION DE RECHERCHES HISTORIQUES
En Val de Seine, Val d'Ecole, Pays de Bière, Gâtinais Français

Adieu de Napoléon 1er à la garde impériale dans la cour du cheval blanc du château de Fontainebleau, 20 avril 1814. (C) RMN (Château de Versailles)/ Gérard Blot.

EXTRAIT DU TESTAMENT DE NAPOLEON

Ce aujourd'hui 15 avril 1821, à Longwood, île de Sainte-Hélène. Ceci est mon testament ou acte de ma dernière volonté.

1° Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans.

2° Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.

3° J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse Marie-Louise; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments. Je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance.

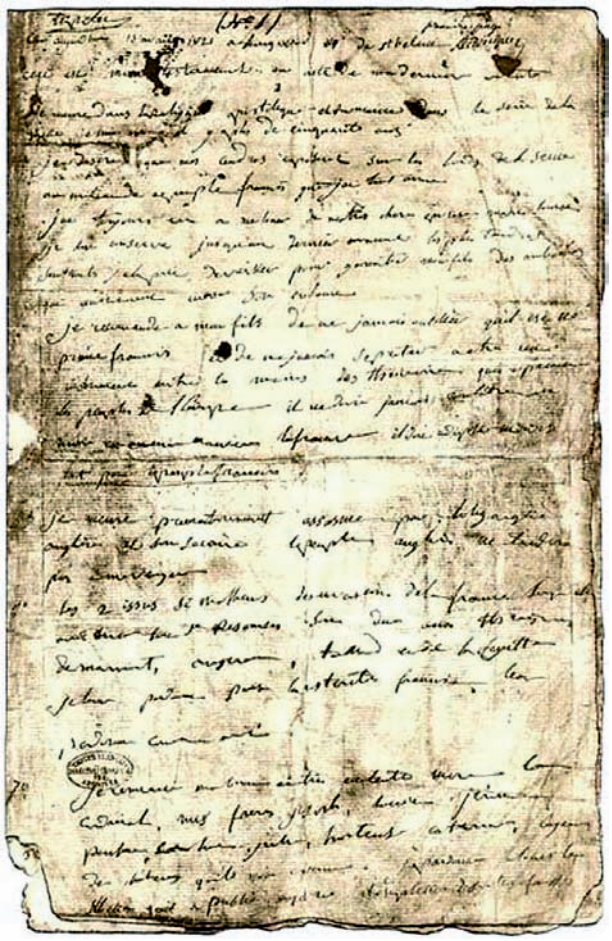
4° Je recommande à mon fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples de l'Europe. Il ne doit jamais combattre ni nuire en aucune manière à la France. Il doit adopter ma devise : Tout pour le peuple français.

5° Je meurs prématurément, assassiné par l'oligarchie anglaise et son sicaire. Le peuple Anglais ne tardera pas à me venger.

6° ***Les deux issues si malheureuses des invasions de la France, lorsqu'elle avait encore tant de ressources, sont dues aux trahisons de Marmont, Augereau, Talleyrand et de Lafayette: je leur pardonne. Puisse la postérité française leur pardonner comme moi !***

7° Je remercie ma bonne et très excellente mère, le cardinal, mes frères Joseph, Lucien, Jérôme, Pauline, Caroline, Julie, Hortense, Catherine, Eugène, de l'intérêt qu'ils m'ont conservé.

Je pardonne à Louis le libelle qu'il a publié en 1820; il est plein d'assertions fausses. ■



Bataille de Valmy, remportée par le général Kellermann sur les troupes autrichiennes de Brunswick, le 20 septembre 1792, par Mauzaisse Jean-Baptiste (1784-1844). (C) RMN (château de Versailles/Daniel Arnaudet/Gérard Blot.

Exposition réalisée par la ville de Corbeil-Essonnes.

Réalisation, animation, accueil de l'exposition : Service « Arts et Expositions »

Eclairagiste et régisseur : Eric CADOUL

En partenariat avec le Service Communication

Remerciements :

- Association « 1er chasseur à pied de la garde impériale – 2ème Bataillon - Général Cambronne »

- Musée d'Art et d'Histoire Militaires de Fontainebleau et Madame Béatrice AUNIER, conservatrice.

Objets prêtés gracieusement par le Musée d'Art et d'Histoire militaires de Fontainebleau.

- Les Archives Municipales de Corbeil-Essonnes

- Médiathèque Municipale de Corbeil-Essonnes

- Tonio Valente, photographe.